

LA FABRIQUE DU PRIVILÈGE DU DÉSIR

L'apprentissage socialement différencié du désir sexuel au croisement du genre et de la classe

[Rébecca Lévy-Guillain](#)

Presses de Sciences Po | « *Revue française de sociologie* »

2022/1 Vol. 63 | pages 7 à 34

ISSN 0035-2969

ISBN 9782724637502

DOI 10.3917/rfs.631.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2022-1-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La fabrique du privilège du désir L'apprentissage socialement différencié du désir sexuel au croisement du genre et de la classe

Rébecca LÉVY-GUILLAIN

Résumé. Les grandes enquêtes quantitatives ont constaté l'existence de différences sociales dans les manières de vivre le désir sexuel. Envisageant ces différences comme un foyer d'inégalités dans la sexualité, cet article cherche à comprendre comment se fabriquent de telles différences entre groupes sociaux, notamment en fonction du genre et de la classe sociale. S'appuyant sur une enquête par entretiens biographiques conduits auprès d'individus aux profils sociaux diversifiés, il envisage l'apprentissage du désir comme un parcours qui commence au cours de l'enfance et se poursuit tout au long de la vie, et qui met en jeu des expériences se déroulant dans plusieurs sphères sociales. Il montre alors que la socialisation au désir opère en transmettant un ensemble de dispositions corporelles – via la pratique répétée d'activités physiques – et de dispositions mentales – via l'incorporation instantanée ou conscientisée de cadres interprétatifs et de répertoires de significations. Ainsi, l'article établit, d'une part, que les hommes sont davantage socialisés au désir que les femmes. Il conclut, d'autre part, que la socialisation enfantine et juvénile que connaissent les femmes issues des classes populaires inscrit plus durablement des dispositions au désir que celle qui s'opère à l'âge adulte, chez les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures, et via l'appropriation de grilles d'analyses féministes ou psychologiques.

Mots-clés. DÉSIR – SEXUALITÉ – SOCIALISATION – INÉGALITÉS – CLASSES SOCIALES – GENRE

D'après l'enquête « Contexte de la sexualité en France » (CSF) (Ined-Inserm, 2006), 35,8 % des femmes âgées de 18 à 65 ans contre 22,1 % des hommes du même âge connaissent parfois ou souvent des insuffisances de désir (Levinson, 2008). En outre, les femmes employées ont, toutes choses égales par ailleurs, 1,2 fois moins de chances de faire l'expérience d'insuffisance de désir que les femmes cadres (Bergström et Santelli, 2020). L'objectif de cet article est de comprendre comment se fabriquent de telles différences dans la manière de vivre le désir sexuel¹ (fréquence, intensité, aisance à l'identifier, etc.) entre individus et groupes sociaux. Dans les pages qui suivent, le désir est défini comme *une expérience corporelle, contextuelle et relationnelle, associée à des projections mentales érotiques organisées sous forme de scripts, c'est-à-dire des scénarios symboliquement encodés comme sexuels*. Faire l'expérience de désir consiste dès lors à ressentir des sensations corporelles spécifiques et à coupler ces manifestations

1. Afin d'alléger le texte, le terme « désir » sera par la suite utilisé pour désigner le « désir sexuel ».

somatiques avec un imaginaire sexuel afin que celles-ci soient codées comme sexuelles. En ce sens, les différences sociales en matière de désir concernent aussi bien les manières de ressentir les sensations du désir que les significations qui leur sont assignées.

Si cette question est intéressante et mérite d'être posée, c'est que ces différences dans l'expérience du désir sont le siège d'inégalités pour deux raisons. D'une part, l'expérience du désir est socialement valorisée. D'autre part, la capacité à ressentir du désir et à l'identifier comme tel constitue une véritable ressource en situations sexuelles car elle fournit un critère simple sur lequel s'appuyer pour décider de poursuivre ou non l'interaction érotique et facilite, en ce sens, la prise de décision. Le critère du désir est d'autant plus efficace que, dans le contexte de popularisation des idées psychanalytiques associant le désir à l'expression de la « vraie personnalité » (Thomé, 2019, p. 501), le conditionnement de la sexualité au surgissement du désir est supposé en garantir le caractère libre et autonome. Parce qu'elle permet d'agir en situations sexuelles, l'aptitude à ressentir du désir relativement fréquemment et à l'identifier clairement représente dès lors un privilège. Dans ces conditions, comprendre comment se fabriquent les différences sociales en matière de désir est une façon de documenter les mécanismes producteurs d'inégalités dans la sexualité.

La question des différences interindividuelles de désir n'est pas une préoccupation sociale nouvelle. Elle suscite cependant un intérêt scientifique inédit depuis la prise d'importance de la psychanalyse et des théories de l'inconscient au cours du XX^e siècle. Dans la période récente, la place occupée par l'imagerie médicale et l'importance accordée aux savoirs endocrinologiques ont conduit à privilégier les explications fondées sur la reconstitution des processus biologiques et neuroaux impliqués (Gardey et Hasdeu, 2015). Envisagé comme une activité cérébrale (Dussauge, 2018), entre autres déclenchée et régulée par le taux et la composition des hormones sécrétées (Ferreira Testoni de Faro, 2018), le désir est désormais perçu comme relevant quasi exclusivement des sciences du vivant. Pourtant, si une certaine activité cérébrale peut effectivement être enregistrée et un taux de testostérone mesuré, ces composantes ne permettent pas de rendre entièrement compte du phénomène. Parce que l'expérience du désir n'est pas aléatoire (elle ne surgit pas n'importe quand, n'importe où et avec n'importe qui), c'est bien qu'elle met en jeu des éléments sociaux.

Or, bien que la sociologie constate des différences dans la façon de vivre le désir (par exemple via la conduite de grandes enquêtes quantitatives) (Ferrand *et al.*, 2008), elle se contente d'interpréter ce résultat comme le *reflet* des inégalités de genre dans la sexualité et ne pose pas la question de leur *origine*. Cet article propose donc de dessiner de nouvelles pistes pour comprendre pourquoi les hommes désirent plus que les femmes et pourquoi certaines femmes désirent plus que d'autres. En suivant les recommandations formulées par Bernard Lahire et Claude Rosental, qui défendaient l'intérêt de ménager des « espaces légitimes de concurrence » entre les différents types de savoirs et appelaient à construire des « objets spécifiques » en exploitant les enjeux théoriques et les méthodes des sciences sociales (2008, p. 7), la démarche ne consiste pas à dialoguer avec les autres disciplines – elle n'est pas, en ce sens, interdisciplinaire – mais revient plutôt à poser un regard sociologique sur l'objet afin de proposer des éléments de compréhension différents de ceux habituellement présentés, sans pour autant remettre en cause les connaissances apportées par les autres domaines d'expertise. Elle consiste en l'occurrence à « remonter aussi loin que possible dans la mise au

jour de ce qui relève de l'emprise du social sur le biologique » (Schotté, 2016, p. 203).

Pour comprendre la sociogenèse des différences sociales en matière de désir (et donc des inégalités qui en découlent), cet article envisage l'apprentissage du désir comme un parcours qui commence au cours de l'enfance et se poursuit tout au long de la vie, et qui met en jeu des expériences se déroulant dans trois sphères sociales : la famille, les groupes de pairs et les relations nouées avec des partenaires sexuel·les. La pluralité de ces itinéraires résulte alors d'abord de l'hétérogénéité des espaces familiaux dans lesquels les individus grandissent. Selon les stratégies éducatives (Mennesson et Juhle, 2012 ; van Zanten, 2009), les normes et les valeurs en vigueur (Darmon, 2008 ; Lareau, 2003 ; Mardon, 2010) ainsi que les conditions matérielles d'existence (Lahire, 2019), les enfants s'engagent dans des activités variées, ne discutent pas des mêmes sujets et développent des goûts, préférences et intérêts particuliers. Elles et ils n'ont notamment pas les mêmes pratiques alimentaires (Nicaise *et al.*, 2019), sportives (Mennesson *et al.*, 2016) et numériques (Jehel, 2021) d'une part ; et ne nourrissent pas le même idéal esthétique (Court, 2010) d'autre part. Au sein de la famille, les enfants sont donc amenés à se forger un certain corps (Mennesson *et al.*, 2021), à développer un rapport à soi spécifique (Lignier *et al.*, 2012) et à acquérir certains types de connaissances plutôt que d'autres – facteurs orientant la trajectoire d'apprentissage du désir. Les parcours connaissent ensuite des variations en fonction des groupes de sociabilités dans lesquels les individus évoluent au fil de leur vie, et notamment en fonction du référentiel normatif, des pratiques numériques (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2020 ; Balleys, 2016, 2018) et culturelles (Albenga, 2019 ; Legouge, 2013), ainsi que des sujets de conversations abordés – en particulier selon la place qu'y occupe la sexualité. Enfin, l'apprentissage du désir est influencé par les partenaires sexuel·les et les relations conjugales. C'est non seulement la pratique effective de la sexualité qui produit un effet sur l'intériorisation des dispositions au désir (Santelli, 2021), mais aussi, plus largement, les conversations et échanges, les activités partagées ou encore la répartition des rôles.

Une telle décomposition des parcours d'apprentissage permet ainsi de renseigner dans quelle mesure et comment la position dans l'espace social du genre, de la génération et de la classe est amenée à jouer un rôle plus ou moins structurant dans la fabrication des dispositions au désir. En matière de désir, le genre agit dès la petite enfance dans la mesure où l'assignation à un sexe induit des différences fondamentales aussi bien dans les modèles identificatoires des individus (Lahire, 2001) que dans les comportements et attitudes adoptés par autrui à leur égard (et donc les activités et pratiques qui leur sont proposées). La classe intervient quant à elle par l'intermédiaire du style de vie qui lui est associé (Bourdieu, 1979), c'est-à-dire du « système global de pratiques et de croyances isomorphiques qui s'autoalimentent » (Vandebroek, 2015, p. 20). Au cours de l'enfance et de l'adolescence, c'est l'*origine* sociale qui joue un rôle dans l'apprentissage du désir, pesant entre autres sur les normes et les pratiques familiales ainsi que sur le réseau d'interconnaissances (via le lieu de résidence et le type d'établissement scolaire fréquenté). Si le style de vie caractérisant la jeunesse exerce toujours une influence à l'âge adulte, la *position* sociale occupée par l'individu lui-même joue également un rôle important, orientant les pratiques culturelles, les nouvelles sociabilités, les rencontres amoureuses et sexuelles... Enfin, l'appartenance générationnelle interfère dans l'apprentissage du désir non seulement parce que les

styles de vie ont évolué au fil des époques mais surtout parce que les normes (Bozon, 2009) et la place qu'occupe la sexualité au sein de la famille (Vinel, 2017) et des groupes de pairs ont connu de profonds bouleversements.

Composé de quatre parties, l'article commence par présenter les différentes approches sociologiques existant dans la littérature pour aborder le désir. Il retrace ensuite les processus d'apprentissage du désir en suivant un fil chronologique. Il s'intéresse, dans un premier temps, à la genèse des dispositions corporelles au cours de l'enfance qui préparent plus ou moins le terrain au surgissement du désir. Il examine, dans un deuxième temps, l'acquisition de schèmes de perception et d'action conduisant les adolescent·es à apprendre les significations sociales de la sexualité et à découvrir le désir. Enfin, il interroge la recomposition du stock dispositionnel qui se déploie, à partir de l'entrée dans la sexualité relationnelle, tout au long de la vie et qui permet d'entretenir ou au contraire de mettre en veille le désir. Si l'accent est mis, pour chaque âge de la vie, sur un mécanisme principal d'apprentissage, cela ne signifie pas qu'il est l'unique facteur de socialisation au cours de la période mais simplement qu'il est le plus déterminant.

ENCADRÉ 1. – *Méthodes et données de l'enquête*

Cet article s'appuie sur les matériaux collectés dans le cadre d'une enquête doctorale en cours portant sur le rôle de la sexualité dans la (re)production des inégalités sociales de genre, de classe et de génération à l'ère du consentement. Il se fonde plus précisément sur 120 entretiens de type récit de vie, centrés sur la sexualité. La question du consentement n'était abordée explicitement qu'en fin d'entretien et ne sera pas exploitée ici. De nature biographique, ces entretiens cherchaient à reconstituer le parcours de l'enquêté·e depuis sa petite enfance et surtout depuis ses premiers contacts avec la sexualité jusqu'à sa situation actuelle en passant par ses expériences diverses, que celles-ci soient individuelles ou relationnelles, choisies ou contraintes.

Ces entretiens ont été menés auprès de personnes âgées de 18 à 65 ans s'identifiant en majorité comme hétérosexuelles (à l'exception de 8 femmes et de 6 hommes). Les 60 femmes et 60 hommes interrogé·es résident en France dans des territoires divers (métropoles urbaines, petites et moyennes villes, zones rurales) et ont des trajectoires sociales variées (Tableau 1). L'objectif ne consistait pas à atteindre une représentativité mais à pouvoir observer des parcours contrastés.

Tous et toutes ont été recruté·es par une annonce présentant la recherche de façon large comme une enquête sur la sexualité, et publiée sur une soixantaine de groupes *Facebook* sans aucun lien avec l'objet d'étude. Ciblait des populations diverses (habitant·es d'un même village ou d'une même ville de France, étudiant·es, parents, regroupements professionnel·les, supporters·rices de sports, joueurs·euses de jeux de société, etc.), ces groupes offraient la possibilité de toucher des publics très diversifiés en termes d'âge, de milieu social et de zone d'habitation. Malgré les potentiels de cette méthode de recrutement, celle-ci induit tout de même un biais difficilement évitable : comme pour tout entretien, les personnes devaient accepter de participer et donc se sentir suffisamment à l'aise pour parler de sexualité. Cette condition ne signifie pas pour autant que les biographies sexuelles recueillies soient particulièrement riches et extra-ordinaires. De ce point de vue, le groupe d'interviewé·es s'est avéré hétérogène : certain·es étaient en couple depuis de nombreuses années et n'avaient eu dans leur vie qu'un·e seul·e partenaire sexuel·le, d'autres avaient connu des alternances entre vie de couple et périodes de célibat, d'autres enfin enchaînaient les relations d'un soir ou

... / ...

bien étaient engagées dans des relations libertines ou poly-amoureuses. Cette multiplicité des trajectoires découle en partie des raisons qui ont motivé la participation des enquêtés. Dans la majorité des cas, il s'agissait pour elles et eux de faire le point sur leur vie, d'extérioriser et de partager leurs difficultés. À leurs yeux, l'entretien partageait de nombreux points communs avec la consultation thérapeutique. Pour d'autres, l'objectif était avant tout d'aider une étudiante, de partager fièrement une évolution jugée positive (Demazière et Dubar, 1997), ou encore de tromper l'ennui et d'avoir un contact social (l'enquête s'étant déroulée dans le contexte de la pandémie de la Covid-19 et des confinements successifs).

TABEAU 1. – Répartition des enquêtés en fonction de leur origine et de leur position sociales

Position sociale* Origine sociale**	Classes populaires	Classes moyennes	Classes supérieures	Total
Classes populaires (ouvriers, employés, services aux particuliers, gendarmes, etc.)	8 femmes 12 hommes	10 femmes 9 hommes	3 femmes 4 hommes	46 personnes
Classes moyennes (infirmiers·ères, technicien·nes, instituteurs·rices, etc.)	4 femmes 2 hommes	10 femmes 8 hommes	4 femmes 3 hommes	31 personnes
Classes supérieures (médecins, cadres, avocat·es, enseignant·es- chercheur·es, etc.)	3 femmes 0 homme	4 femmes 7 hommes	14 femmes 15 hommes	43 personnes
Total	29 personnes	48 personnes	43 personnes	120 personnes

Note : *Pour approximer la position sociale des étudiant·es, on utilise le type de formation suivie (type d'établissement et filière)

**L'origine sociale est évaluée à partir de la profession que les parents occupaient lorsque l'enquêté·e était enfant.

L'analyse des matériaux a été guidée par deux principes hérités de la perspective interactionniste : l'agrégation qualitative et la comparaison (Hughes, 1996). Grâce à la multiplication des récits de vie et à la confrontation des biographies individuelles, des régularités se sont dégagées des trajectoires. Autrement dit, nous avons pu repérer des schèmes récurrents intervenant dans l'apprentissage du désir, les relier aux expériences socialisatrices vécues en commun, et les rapporter à la position dans l'espace social de celles et ceux qui les vivent.

Regards sociologiques sur le désir

Le désir est envisagé comme une activité sociale dès les années 1970. Depuis cette période, les autrices et auteurs s'attachent à montrer qu'il s'agit d'un phénomène social en adoptant trois perspectives différentes.

La première est celle des *scripts sexuels* (Gagnon et Simon, [1973] 2005). Selon cette théorie, le désir résulterait de la conjonction entre un *apprentissage* des éléments sexuels et de leur organisation sous forme de séquences narratives d'une part ; et une *définition de la situation* par les partenaires contribuant à le produire et à le mettre en forme d'autre part. Les travaux optant pour un tel cadre d'analyse cherchent alors à mettre en avant les modes de structuration des scénarios sexuels par le social. Autrement dit, ils montrent que les ingrédients suscitant le désir ne sont pas naturels mais éminemment sociaux. La majorité d'entre eux s'intéressent à l'érotisation des rapports sociaux (Williams, 2004), c'est-à-dire à la manière dont la mise en scène des positions sociales et notamment la soumission féminine suscitent le désir (Mackinnon, 2020 ; Trachman et Vörös, 2016 ; Vörös, 2020). Ces recherches révèlent que les rapports de genre s'imbriquent parfois à ceux d'âge (Alarie, 2020) ou de race. En atteste par exemple le genre pornographique des « beurettes voilées » (Trachman et Fassin, 2013). Dans les vidéos s'y rapportant, le fantasme social de la soumission des femmes arabes dans leur culture d'origine et de leur émancipation dans la culture occidentale fonctionne comme un support fantasmatique pour les hommes blancs. Au-delà de l'érotisation des rapports de pouvoir, Jean Bérard et Mathieu Trachman (2018) montrent, à partir d'une enquête auprès d'un club de fessées pour hommes, que les désirs sont structurés par les expériences sociales déjà vécues, en agissant par l'intermédiaire de souvenirs.

La deuxième façon d'attester de la dimension sociale du désir consiste à mettre au jour les *régularités et les variations sociales* dans l'expression du désir. Les grandes enquêtes menées en France sur la sexualité, en particulier l'enquête « Contexte de la sexualité en France » (Ined-Inserm, 2006), permettent d'établir deux résultats (bien que subsistent des difficultés à démêler effet « pratiques » et effet « déclaration »). D'une part, les femmes déclarent un moindre désir que les hommes (Levinson, 2008) et cherchent plus souvent à faire plaisir à leur partenaire en acceptant des rapports sexuels sans en avoir envie (Bajos *et al.*, 2008). D'autre part, les femmes employées et ouvrières déclarent moins souvent des problèmes de désir que les femmes cadres ou occupant une profession intermédiaire (Bergström et Santelli, 2020). Certaines recherches expliquent cette asymétrie par les représentations sociales de la sexualité féminine héritées de la morale des siècles précédents, qui conduisent les femmes à « se rendre désirables, à défaut d'être désirantes » (Santelli, 2018, paragraphe 48). Dans son travail de thèse, Cécile Thomé (2019) dessine quant à elle une nouvelle piste en suggérant qu'un travail de préparation matérielle, largement pris en charge par les femmes, doit être effectué pour que le surgissement du désir paraisse « spontané ».

Depuis les années 2010 émerge en France une troisième façon de mettre au jour la dimension sociale du désir : l'approche en termes de *socialisation sexuelle*. Ces travaux adoptent une perspective dispositionnaliste de la socialisation pour questionner l'incorporation de certaines manières d'agir, de sentir et de penser qui façonnent la construction du désir. Mais, à l'exception d'une recherche récente mettant en avant les conditions permettant aux femmes de développer une sexualité désirante (Santelli, 2021), ces travaux portent sur la fabrication de

l'orientation sexuelle et donc sur l'*objet* plutôt que sur l'*expérience* du désir. Dans une enquête menée auprès de « gouines », Sarah Nicaise (2015) montre par exemple comment la disqualification corporelle ou la politisation féministe contribuent à orienter leur désir vers des personnes du même sexe. De manière plus radicale encore, Claire Piluso (2020) s'intéresse aux conditions sociales de possibilité du devenir homosexuel en tentant de retracer les processus de socialisation qui sous-tendent la constitution d'un « goût » amoureux et sexuel pour les personnes de même sexe.

Ainsi la littérature établit-elle le caractère social du désir en montrant que son objet et sa fréquence sont variables et dépendent de facteurs sociaux. Il s'agit désormais de poursuivre la démonstration en s'intéressant à l'origine de ces différences. Pour ce faire, la suite de l'article est consacrée à l'analyse des mécanismes concrets d'apprentissage du désir.

Socialisation corporelle au cours de l'enfance : constituer un terrain plus ou moins favorable à l'expérience du désir

Concevoir l'apprentissage du désir comme un parcours implique de retracer la constitution des dispositions au désir à partir du commencement. Or il se trouve que les processus de socialisation se déroulant dans l'enfance ont un poids décisif dans la fabrique du désir parce qu'ils contribuent à façonner le corps (Bourdieu, 1977) et notamment les manières de vivre les sensations somatiques (Boltanski, 1971). Ainsi, avant même que les premières discussions et réflexions sur la sexualité n'émergent, se forme chez les individus un stock de dispositions corporelles plus ou moins favorables au désir. Au cours de cette première phase d'apprentissage du désir, la socialisation s'effectue essentiellement au sein de la sphère familiale et se décline différemment selon le genre de l'enfant et le style de vie dans lequel elle ou il évolue, qui dépend essentiellement de la position sociale de ses parents. En revanche, l'appartenance générationnelle n'influe pas sur les manières de sentir par le corps. En l'occurrence, l'enquête fait émerger trois types de rapport au corps, chacun associé à une certaine forme et intensité perceptives, et s'avérant donc plus ou moins favorables à l'expérience du désir.

Se forger un « corps plaisir »

Le premier type de rapport au corps peut être qualifié de « corps plaisir », pour reprendre l'une des entrées de la typologie proposée par Christine Mennesson *et al.* (2021) afin de rendre compte de la fabrique enfantine des corps en fonction des stratégies éducatives parentales. Concernant la quasi-totalité des hommes et un peu plus d'un tiers des femmes interrogées, il se caractérise par une intensification perceptive et une expérience régulière de sensations jugées agréables.

Dans le corpus étudié, il s'agit de celles et ceux qui ont été confronté·es à une pluralité d'expressions somatiques via une socialisation précoce à des pratiques sportives impliquant un usage intensif du corps, ou une exposition à un modèle alimentaire hédoniste. Incité·es par leurs parents ou leur groupe de pairs, elles et ils se sont investi·es dans leur enfance dans des activités physiques telles que

l'athlétisme, le football, le basketball ou les sports de combat, qui les ont conduites à éprouver les sensations de l'effort et de la fatigue et à faire l'expérience sensorielle de la transpiration. Elles et ils ont par ailleurs pris l'habitude de sélectionner les ingrédients selon leur goût et de sentir l'effet produit sur leur corps par leur assimilation (état de satiété, écœurement, stimulation de l'appétit). Par la pratique directe et répétée d'activités mettant en jeu le corps, les représentant-es de ce groupe ont donc appris très tôt à faire usage de leurs sens, à la fois gustatif et tactile. Chez les filles, cette accoutumance aux sensations somatiques encourage en outre l'expérience précoce de la masturbation. Habituees à manipuler leur corps, elles découvrent les sensations de plaisir sexuel par hasard, à l'occasion de gesticulations et de frottements du corps :

« A : Alors figure toi que, avec ma voisine, un jour on a découvert le sexe, je devais avoir 7 ans et en fait on a découvert qu'en se frottant l'une contre l'autre on pouvait avoir un orgasme. [...] Parce que j'étais assez intrépide petite, je bougeais toujours dans tous les sens, donc là je crois qu'on chahutait et je sais plus, on se tripotait un peu, comme des gamines et voilà.

E : Et tu comprenais ce qu'il se passait ?

A : Nan nan je savais pas du tout ce que c'était. On savait que ça donnait du plaisir mais on savait même pas décrire quoi et puis on était petites. Et si après ça, en face du jet d'eau de la piscine chez mes grands-parents (rires). »

(Alexia, 29 ans, en couple, responsable logistique au chômage, père : militaire du rang, mère : employée commerciale)

Issue d'une famille appartenant aux couches inférieures des classes moyennes, Alexia a grandi dans un quartier populaire en périphérie de Toulouse. Sans avoir pratiqué aucune activité sportive encadrée, elle a connu une socialisation physique relativement intense au cours de son enfance. Elle raconte notamment avoir participé à des jeux collectifs entre enfants et avoir été amenée à se battre avec certains garçons qui refusaient sa présence ainsi que celle de ses copines au prétexte qu'elles étaient des filles. Elle a par ailleurs été confrontée à des pratiques alimentaires hédonistes et conserve de bons souvenirs de ses goûters partagés avec ses voisin-es – l'objectif étant de rentrer rapidement de l'école afin d'amasser la plus grande quantité possible de bonbons et de biscuits. Particulièrement sensible aux sensations agréables, Alexia se réjouit de sa découverte fortuite du plaisir sexuel et s'arrange par la suite pour reproduire des gestes lui permettant d'atteindre de nouveau cet état de satisfaction corporelle. Ainsi, tandis qu'en population générale les femmes ont tendance à découvrir et pratiquer la masturbation plus tard que les hommes (Bozon, 2008), les enquêtés recevant ce type de socialisation sportive et hédoniste commencent l'autosexualité plusieurs années avant leurs homologues masculins (qui s'engagent dans la pratique au collège, entre 11 et 14 ans). Le corps étant envisagé comme un support d'expériences sensorielles et notamment de sensations agréables, elles et ils bénéficient alors d'un terrain fertile à l'émergence ultérieure du désir.

Ce rapport au corps s'observe surtout chez les garçons, d'une part, et chez les filles issues des classes populaires, d'autre part. Le résultat genré est congruent avec la littérature puisque de nombreux travaux ont montré que les hommes s'investissent plus que les femmes dans les expériences qui semblent participer au processus d'intensification perceptive. Ils sont plus nombreux à investir les jeux physiques (Messner, 2000) et ne s'impliquent pas dans les mêmes types d'activités sportives que les filles, optant de manière privilégiée pour des sports d'affrontement marqués par des contacts fréquents avec l'adversaire leur permettant de

« se dépenser à fond » (Court, 2010). Le résultat en termes de classes semble en revanche aller à l'encontre de l'article de Luc Boltanski (1971), qui met en exergue l'existence de cultures somatiques de classes et notamment l'augmentation de l'attention portée aux sensations physiques à mesure que l'on monte dans la hiérarchie sociale. Cependant, cette divergence tient probablement à la différence des sensations en jeu (douleurs dans son cas, plaisir et désir ici), qui convoquent des socialisations différentes. Ce constat invite à penser en même temps le ressenti et l'encodage des sensations *et* la nature des sensations en jeu. Avec cette grille d'analyse, il n'y a dès lors aucune raison de supposer que les classes populaires ont une sensibilité sensorielle plus faible que les classes supérieures *en général*. Au contraire, il devient tout à fait cohérent que son intensité varie en fonction du type de sensations. D'ailleurs, le constat d'une plus grande attention, parmi les classes populaires, pour ce qui est agréable d'un point de vue corporel n'est pas sans rappeler l'un des résultats de l'enquête collective dirigée par B. Lahire (2019) et menée auprès de familles socialement diversifiées. Sarah Nicaise, Christine Mennesson et Emmanuelle Zolesio (2019) montrent en effet que les habitudes alimentaires ne sont pas guidées par les mêmes principes partout dans l'espace social. Alors qu'une logique rationnelle liée à des impératifs esthétiques ou sanitaires gouverne les choix culinaires des familles les plus aisées et laisse donc peu de place au ressenti, une logique plus épicurienne préside à ceux des familles socialement plus défavorisées, accordant ce faisant une place plus importante aux sensations corporelles.

Se forger un « corps contrôle »

Le deuxième type de rapport au corps observé au sein de la population étudiée peut être désigné « corps contrôle ». Il se caractérise par une forme d'ascétisme corporel et un relatif étouffement des sensations. Moins représenté que le « corps plaisir », cette manière d'habiter son enveloppe charnelle touche presque exclusivement des femmes (environ la moitié de celles rencontrées).

Parmi les individus interrogés, ce sont surtout ceux qui se sont engagés de façon précoce dans certaines activités physiques très codifiées du point de vue de la présentation de soi ou dans des formes de restriction alimentaire qui ont rapporté ne pas « sentir » leur corps. Que les règles portent sur la manière de se tenir (sur les gestes et les mouvements autorisés par exemple) ou bien sur la morphologie à atteindre (et donc sur la nature et la quantité des produits alimentaires consommés), l'effet produit est similaire : les personnes en question cherchent à domestiquer l'image qu'elles renvoient aux autres. Si elles se montrent soucieuses vis-à-vis de leur corps, elles ne prêtent pas attention à leurs expressions somatiques. Cette faible attention sensorielle retarde la découverte du plaisir via la masturbation. Peu habituées à manœuvrer leur corps afin d'expérimenter les sensations que celui-ci peut procurer, elles sont trop brutales et trop impatientes pour que puissent survenir les avatars du plaisir :

« J'ai pris beaucoup de temps en fait à découvrir le plaisir, je pense que ça demandait un laisser-aller dont je manquais cruellement. J'étais beaucoup trop dans l'autocontrôle pour que ça soit possible en fait. [...] Pourtant, c'est pas les occasions qui ont manqué. Notamment je me souviens, en 4^e une copine très délurée qui nous avait expliqué à moi et ma meilleure copine comment faire avec le pommeau de douche, les jets... J'avais essayé ! Mais alors échec, déjà je crois que j'avais dû mettre une pression trop forte et puis j'étais trop impatiente, trop stressée, je sais pas, j'avais testé deux secondes, ça faisait

rien et du coup j'ai abandonné... mais alors pendant des années ! Je sais pas pourquoi ça attisait pas plus que ça ma curiosité (rires). »

(Ségolène, 25 ans, relation légère, cadre dirigeante de la fonction publique, père : cadre bancaire, mère : cadre dans les assurances)

Ségolène est une jeune femme dont les parents appartiennent au pôle économique des classes supérieures. Elle se souvient d'une éducation relativement stricte avec en particulier une mère surveillant de près ses résultats scolaires et son apparence physique (corpulence, style vestimentaire). Inscrite à l'âge de 6 ans dans un cours de danse classique au conservatoire, elle pratique cette activité plusieurs fois par semaine pendant plus de douze ans. Comme les normes en vigueur au sein de l'univers familial recoupent celles véhiculées par ses enseignantes, elle reçoit une socialisation relativement homogène. Elle apprend alors à dompter la douleur (Sorignet, 2006), faisant abstraction de son corps, ainsi qu'à rationaliser son alimentation afin de surveiller sa charge pondérale et d'assurer une présentation de soi conforme aux règles esthétiques de son époque (Mennesson *et al.*, 2012). Habituee à un tel dressage du corps, elle en vient à exercer un contrôle permanent sur elle-même, ce qui provoque une occultation des sensations physiques et contrarie le surgissement ultérieur du désir.

Au sein du corpus étudié, le « corps contrôle » se retrouve essentiellement chez les femmes interrogées qui sont issues des couches élevées des classes moyennes et des classes supérieures. Les entretiens confirment des résultats établis ailleurs et montrent que celles-ci sont davantage exposées que les hommes et que les femmes issues des classes populaires aux normes de minceur (Régner et Masullo, 2009), aux exigences esthétiques de présentation de soi et de mise en scène du corps (Court, 2010) ainsi qu'aux injonctions de dépassement du matériel par le recours à l'intellect. Ce faisant, elles s'efforcent de mouler leur corps de façon à le conformer à cette panoplie de règles charnelles et en viennent à se forger un corps dénué de sensations. Cette observation entre en résonance avec les enquêtes anorexiques de Muriel Darmon ([2003] 2008), appartenant majoritairement aux classes moyennes-supérieures, qui s'engagent dans des pratiques alimentaires et corporelles ascétiques les conduisant à réprimer les sensations de faim jusqu'à finir par ne même plus les ressentir.

Se forger un « corps anesthésié »

Minoritaire, le dernier type de rapport au corps regroupe les interviewé·es (un homme et six femmes) qui ont développé, au cours de leur jeunesse, une forme de dégoût envers leur corps. Cette répulsion corporelle s'inscrit dans un écœurement plus général éprouvé envers soi et se traduit entre autres par une impression récurrente de saleté, une répugnance à l'égard des fluides sécrétés ou encore une forme de nausée suscitée par l'odeur qui se dégage de la peau.

Les personnes qui entretiennent un tel rapport à leur corps ont vécu une enfance marquée par une ou plusieurs expériences de violences mettant directement en jeu le corps. En particulier, deux configurations ressortent des entretiens : l'expérience d'une stigmatisation récurrente et durable liée à un corps jugé difforme car dérogeant à certaines normes en vigueur (corps gros, handicap visible, etc.) d'une part, la survenue de violences sexuelles au cours de l'enfance d'autre

part². Bien que les contextes soient radicalement différents, les effets socialisateurs se rejoignent car ils débouchent dans les deux cas sur la constitution d'une honte corporelle. Les personnes interrogées cherchent dès lors à oublier l'existence de leur corps et étouffent toute manifestation sensorielle, comme en témoigne Liliane, une enquêtée qui a subi des attouchements sexuels à l'âge de 4-5 ans par le meilleur ami de son père et qui devient imperméable aux stimulations sensorielles :

« Mon corps était mort, je ressentais rien, mon corps était mort. Mon corps n'a aucune mémoire de plaisir, de jouissance, parce que dès le début il a été tué. [...] Donc sur le plan des sensations rien. J'étais coupée en deux, blessée, tel un plan de tomates. »

(Liliane, 65 ans, veuve, secrétaire à la retraite, père : colonel militaire, mère : inactive)

Liliane demeure ainsi, de nombreuses années durant, étrangère aux sensations de plaisir. Or comme désir et plaisir sont « liés » et « s'alimentent » (Legouge, 2014, p. 69), la méconnaissance de la satisfaction sexuelle la maintient éloignée de tout intérêt pour la vie érotique et en particulier de tout désir.

L'enquête suggère que ce type de rapport au corps se retrouve davantage chez les femmes. En revanche, elle ne fait apparaître aucune régularité du point de vue de l'origine sociale. Cette surreprésentation féminine peut être mise en lien avec le rôle du regard des autres, et en particulier des hommes, dans la construction de la féminité (Hamilton, 2007). Parce que la conformité du corps aux normes esthétiques détermine la place occupée sur le marché érotique et donc dans l'ordre du genre, on peut supposer que l'expérience d'une stigmatisation corporelle produit des effets particulièrement forts et durables chez les femmes. Par ailleurs, bien que cinq des soixante hommes rencontrés aient mentionné des violences sexuelles au cours de leur enfance ou de leur adolescence, ces derniers n'ont pas déclaré éprouver un dégoût envers leur corps. Ce phénomène a sans doute trait aux répercussions des violences subies : au-delà des enjeux identitaires dont le caractère genré a déjà été souligné (Brown *et al.*, 2021), ce sont les effets sensoriels qui se déclinent également différemment pour les deux sexes.

Parce que le type de rapport au corps forgé au cours de l'enfance influe sur la propension à ressentir les sensations et notamment les sensations agréables, il prépare plus ou moins le terrain au surgissement du désir. Les hommes en général et les femmes ayant grandi au sein d'une famille appartenant aux classes populaires développent plus souvent un « corps plaisir » que les femmes issues des classes moyennes ou supérieures. Elles et ils ont donc tendance à incorporer dans leur jeunesse des dispositions plus favorables au désir. À cette étape du parcours, la socialisation opère par entraînement direct, c'est-à-dire par la pratique directe et récurrente de certaines activités (Lahire, 2001) : ce n'est pas tant l'éducation à la sexualité (via la diffusion d'ouvrages pédagogiques sur la reproduction par exemple) que les activités sportives dans lesquelles s'engagent les enfants ainsi que les injonctions relatives à la présentation physique de soi qui leur sont adressées qui jouent un rôle important dans l'apprentissage du désir. En revanche, la manière qu'ont les parents d'envisager et d'aborder la sexualité en famille produit

2. Concevoir la survenue de violences et plus spécifiquement de violences sexuelles comme une expérience socialisatrice, productrice de schèmes de perception et d'action (en termes de rapport au corps et de désir en l'occurrence) ne revient en aucun cas à euphémiser la gravité de ces actes. Il ne s'agit pas, en effet, de sous-entendre qu'il s'agit d'une expérience comme une autre ou de supposer que les seuls effets produits sont ceux évoqués. S'inscrivant dans la perspective dispositionnaliste, la démarche consiste uniquement à envisager ces violences comme un événement socialisateur transformant le stock dispositionnel détenu, et à examiner les effets produits pour la question étudiée.

un effet important dans l'acquisition de connaissances en la matière et peut orienter le type de sociabilités adolescentes investies, influant alors la seconde phase du processus d'apprentissage du désir.

Apprentissage des scripts sexuels au cours de l'adolescence : s'approprier la sexualité et découvrir le désir

Si, dans les premiers temps de la vie, la socialisation au désir passe par la pratique répétée d'un large éventail d'activités corporelles (la plupart non sexuelles), celle qui se déploie au cours de l'adolescence opère presque exclusivement via un engagement dans des pratiques sexuelles. Les individus s'approprient progressivement les cadres de représentations permettant de reconnaître certaines situations et interactions comme sexuelles et apprennent à coder les sensations corporelles éprouvées à ces occasions comme étant une expression de leur désir. Cette seconde étape du parcours se déroule simultanément dans l'univers familial et au sein du groupe de pairs, et se caractérise par l'intériorisation des scripts sexuels (Gagnon et Simon, [1973] 2005), c'est-à-dire par l'acquisition de certaines grilles de lecture leur permettant de repérer les éléments (contextes, gestes, paroles, types de personnes, etc.) supposés faire surgir le désir. Là encore, l'apprentissage n'est pas homogène au sein de l'espace social mais opère différemment selon le genre, l'appartenance générationnelle et l'origine sociale. En particulier, il met en jeu une appropriation variable des imaginaires sexuels ainsi qu'une maîtrise plus ou moins poussée de la technique de couplage entre les expressions somatiques d'une part et les représentations mentales érotiques d'autre part.

S'approprier les scénarios sexuels

Expérience corporelle, le désir est aussi une expérience contextuelle : les sensations d'excitation physique doivent survenir dans une situation comportant des éléments reconnus comme sexuels. Autrement, les manifestations somatiques ne sont pas codées comme relevant du désir. Le récit que fait Adama de ses érections survenant dans le bus en témoigne :

« Dans le bus, ça m'arrive d'avoir une érection comme ça, ça doit être assez masculin cet aspect mécanique. Peut-être avec la barre, c'est magnétique [pause] ou bien avec les vibrations sur les pavés [pause]. Je sais pas. Mais ça veut pas dire que j'ai vraiment envie. »

(Adama, 24 ans, célibataire, étudiant en droit, père : interprète, mère : au foyer)

L'adolescence est alors marquée par l'apprentissage des scénarios susceptibles de susciter le désir. Dans ces conditions, la socialisation opère avant tout par une mise en contact avec un contenu sexuel et par un recyclage individuel du fonds d'images qui lui est associé.

Au cours de cette période, les mécaniques d'exposition à la sexualité sont triples et déclenchent une socialisation par inculcation idéologique. Tout d'abord, les produits culturels éveillent au sujet ou bien offrent l'opportunité d'assouvir une curiosité déjà née. Ils mettent en scène des scénarios érotiques en proposant des histoires de conquêtes amoureuses dans lesquelles la sexualité est latente ou

même dans certains cas explicitement présente – comme c’est le cas par exemple dans certains mangas (*hentai*) (Détrez, 2011), nouvelles ou romans classiques :

« Je me souviens de personnages fictifs qui grandissaient avec moi. Donc la découverte de la sexualité, je l’ai faite en même temps que mes héros préférés, vers 9-10 ans je dirais, ou peut-être un peu plus tard, enfin avant le CM2 c’est sûr. »

(François, 20 ans, célibataire, étudiant en médecine, père : anesthésiste, mère : au foyer)

« J’essayais de trouver, dans les bouquins qui sont en bibliothèque ou en librairie. [...] Y avait Violette Leduc par exemple et j’ai lu tous ces livres-là donc là effectivement il y avait des choses plus précises. »

(Nathalie, 56 ans, en couple, enseignante de français dans le privé, père : enseignant-chercheur, mère enseignante-chercheuse)

Pour François, les personnages fictifs des albums illustrés se frottant à la problématique de la sexualité fonctionnent comme de véritables modèles identificatoires (Bozon et Heiborn, 1996) et lui permettent de prendre connaissance des scripts sexuels et de se constituer un fonds d’images symboliques, dans lequel il peut ultérieurement puiser afin de nourrir son imaginaire. Dans le cas de Nathalie, la lecture de romans s’inscrit dans une démarche intentionnelle : c’est parce qu’elle est intéressée par le sujet qu’elle sélectionne l’ouvrage. Ainsi, la socialisation opère par identification, à la fois de façon intentionnelle et non intentionnelle. Abordant notamment les thématiques de la masturbation, de la pornographie et de l’entrée dans la sexualité relationnelle, les conversations entre pairs prolongent ensuite l’exposition au sexuel et contribuent à attiser la curiosité. Enfin, pour les générations les plus récentes, le recours à internet est une façon de collecter un ensemble d’informations sur le déroulement concret des actes sexuels ainsi que sur les attentes sociales qui les accompagnent (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2020). Dans ces deux derniers cas, la socialisation passe donc par une participation plus active de celui ou celle qui est socialisé·e.

L’enquête montre que, quelles que soient l’appartenance générationnelle et l’origine sociale, les garçons sont davantage confrontés à la sexualité que les filles. Tandis que les premiers bénéficient d’une connaissance théorique approfondie en la matière à la fin de l’adolescence, les secondes sont loin de toutes maîtriser le sujet. Cette asymétrie résulte de la consommation genrée des produits culturels, de la structure des sociabilités et, pour les plus jeunes, des usages différenciés d’internet. De façon congruente avec la littérature existante, les entretiens révèlent en effet qu’il existe une distribution des lectures au cours de la jeunesse, l’érotisme s’apparentant à des territoires du « masculin » (Albenga, 2011) dans les albums illustrés, mais aussi dans les romans sentimentaux (Damian-Gaillard, 2012) ou encore dans les magazines féminins (Legouge, 2013, 2014). Cette récurrence de la sexualité comme thématique conduit à imprégner les garçons de l’imaginaire érotique. Les récits recueillis mettent par ailleurs en exergue la segmentation des discussions entre, d’un côté, des dialogues typiquement féminins et, de l’autre, des échanges typiquement masculins dans lesquels la masturbation, la pornographie et plus généralement la sexualité occupent une place plus ou moins centrale (Balley, 2016, 2018).

Cependant, l’exposition à des descriptions de scènes sexuelles n’implique pas nécessairement leur appropriation par les adolescent·es. De fait, celles-ci ne sont pas des entités magiques orientant mécaniquement les processus de socialisation : c’est parce qu’elles sont portées par des configurations jugées légitimes de l’environnement socioculturel qu’elles exercent une influence effective sur la personne qui y

est confrontée (Darmon, [2006] 2016). Autrement dit, les individus doivent se sentir légitimes pour s'approprier les scripts sexuels, c'est-à-dire pour les intégrer dans leur vie mentale et les évoquer ultérieurement. Or le sentiment de légitimité en matière de sexualité est fortement modulé par les normes véhiculées. En particulier, deux foyers normatifs semblent jouer un rôle décisif : la famille et les pairs fréquentés. Lorsque les enquêtés évoluent dans un environnement familial dans lequel la sexualité est envisagée comme quelque chose de « sale », d'« obscène », de « mal », elles et ils détiennent des barrières mentales qui les empêchent de recycler les contenus érotiques. Aujourd'hui étudiante en littérature, Laurine a grandi dans une famille non seulement très précarisée économiquement (aucun de ses deux parents n'occupe d'emploi) mais aussi traversée par des violences à la fois physiques et psychologiques. En début d'entretien, elle insiste longuement sur le rôle d'échappatoire qu'a joué pour elle la littérature. L'extrait d'entretien suivant se déroule plus tard, lorsque je l'interroge sur ses premiers contacts avec la sexualité et qu'elle explique être restée imperméable au sujet jusqu'à ce qu'elle se mette en couple à l'âge de 19 ans en raison du fort contrôle s'exerçant au sein de la cellule familiale :

L : « Genre surtout la sexualité, c'est un sujet tabou chez nous [...]. C'était avoir des relations avant le mariage, c'est être une pute. Donc moi je me suis complètement écartée de tout ce pan-là. [...] Je vivais dans mon petit monde de papillon, c'était tellement éloigné de mon idée que je pensais même pas que ça pourrait arriver.

E : D'accord. Mais dans tes lectures... par exemple tu parlais de Zola tout à l'heure, c'est quand même assez présent la sexualité dans ses romans, Nana par exemple...

L : Non mais moi ça me posait aucun problème, j'étais très compréhensive, je savais que ça existait [...]. Par contre, c'est juste que je me suis dit que c'était pas fait pour moi quoi. »

(Laurine, 26 ans, en couple, étudiante en CRPE, père : palefrenier [incarcéré depuis dix ans], mère : sans profession)

Dans les cas où le contrôle social n'émane pas des parents mais des pairs, l'effet produit est analogue. Lorsque les comportements sexuels des camarades ont tendance à être stigmatisés, les adolescent-es épousent une vision négative de la sexualité et en viennent à s'interdire de s'y intéresser, voire d'y penser.

Au sein du corpus étudié, ce sont majoritairement les femmes qui sont exposées à un fort contrôle de leur sexualité au cours de leur adolescence et sont donc dotées d'un faible sentiment de légitimité. D'une part, leurs parents se montrent sévères vis-à-vis de leurs conduites sexuelles, mais aussi vis-à-vis de leurs comportements jugés sexualisés (comme le port de lingerie, épilation du pubis, etc.). D'autre part, le stigmate de la « pute » (Clair, 2012) circule largement et contraint considérablement la socialisation sexuelle. Cette forte régulation sociale ne se traduit toutefois pas automatiquement par un désengagement de la sexualité. Certaines femmes détiennent certains outils leur permettant de contrer cette pression normative et de conserver un sentiment de légitimité suffisant pour s'approprier les scripts sexuels. C'est notamment le cas des femmes appartenant aux générations nées après 1985, qui ont grandi dans un environnement (familial ou scolaire) doté en capital culturel et parfois sensibilisé aux revendications féministes en matière de sexualité. Célia en est un exemple. Scolarisée dans un prestigieux collège puis lycée parisien, elle se rappelle des rumeurs circulant à propos de certaines de ses camarades de classe, suspectées d'avoir « trop chopé ». Bien qu'elle soit exposée à ces sanctions, elle développe tout de même des connaissances et un goût pour ce qui relève de la sexualité.

« Alors déjà j'ai une mère psy mais hyper libérée sur le sujet, très féministe, y a pas un seul tabou chez moi. Tellement pas de tabou qu'une fois je me masturbais dans ma chambre chez moi, ma mère elle est rentrée, j'ai cru que j'allais mourir de honte et je me suis cachée sous mon bureau. Et au diner, on était que nous deux, ma mère elle a fait : "Célia, c'est normal ce que tu as fait, je t'en veux pas, c'est pas une honte." »

(Célia, 23 ans, en couple, étudiante en médecine, père : ophtalmologue, mère : psychanalyste)

Parce qu'elle est exposée dans un même mouvement aux contraintes de genre (à l'école) et à leurs remises en cause (dans sa famille), Célia porte un regard critique sur les représentations sociales de la sexualité féminine et prend de la distance vis-à-vis des normes diffusées. Aussi, elle ne fait pas l'expérience des mêmes barrières mentales et se sent autorisée à s'intéresser à la sexualité.

Coupler scripts sexuels et sensations corporelles

Au-delà de l'intériorisation des scripts sexuels, la socialisation juvénile au désir passe aussi par l'acquisition d'une *technique de couplage* entre imaginaire sexuel et sensations corporelles. En d'autres termes, il s'agit de s'habituer à ressentir des sensations lorsque des scripts sexuels sont reconnus ou mentalement évoqués, et inversement d'invoquer un imaginaire sexuel lorsque des indices corporels apparaissent. Le caractère crucial de cette étape d'apprentissage apparaît clairement dans les cas où elle est manquante.

« Alors pour t'expliquer, je regardais un film et dans le film y avait une scène de sexe. Et j'ai commencé à avoir super chaud et à avoir des sortes de fourmillements au niveau de l'entrejambe. Mais moi je comprenais absolument pas ce qui m'arrivait. C'était vraiment malaisant pour moi, comme si j'avais de la fièvre, une espèce de bourdonnement dans la tête. »

(Ophélie, 24 ans, en couple, étudiante en lettres, père : chaudronnier, mère : décédée à sa naissance)

C'est parce qu'Ophélie n'a pas connaissance des significations sociales de ce qu'elle est en train d'éprouver qu'elle n'établit pas de lien entre la scène érotique visionnée et les fourmillements qu'elle ressent. En conséquence, elle se trouve dans l'impossibilité de coder les sensations comme relevant du désir.

Les mécanismes d'apprentissage de cette technique de couplage se dégagent clairement de l'anecdote que relate Alexis à propos de son expérience de collégien :

« Les mecs, ils commencent à en parler, des trucs comme ça, les sites blabla. Et en 5^e je me souviens, on avait une prof de SVT super jeune, ça devait être sa première année ou la deuxième, elle était en début de carrière en tout cas. Et c'est un peu devenu le centre des discussions des mecs. C'étaient des trucs très cons, comme tu peux l'être au collège, ah elle est bonne, je me suis branlé sur elle hier blabla. Et y a un truc étonnant, je me rappelle très très bien parce que moi la prof je la trouvais jolie mais voilà quoi, sans plus. Mais du coup, avec mes potes tout ça, j'avais fini par essayer de... putain la honte euh... mais bon allez je te dis tout, c'est le jeu... j'avais essayé de penser à elle pendant que je euh... que je me branlais, bref. Et je sais qu'après ça m'excitait de penser à elle. Même pendant les cours, je me rappelle pendant les expériences, parce que tu sais en SVT t'as des expériences des fois en 5^e et elle passait, et j'étais gêné parce que j'avais des érections. Euh... voilà. »

(Alexis, 20 ans, en couple, étudiant en médecine, père : cadre dans l'édition, mère : enseignante-chercheuse mais absente)

C'est parce que cet enquête fait l'expérience, en se masturbant, d'un couplage entre sensations de plaisir et projections mentales érotiques de son enseignante que l'ordre des éléments corporels et psychiques peut ensuite s'inverser et que les sensations physiques sont amenées à glisser de celles du plaisir vers celles du désir. De tels processus de socialisation par habitude ressortent des récits dans lesquels les enquêtés déclarent n'avoir ressenti aucun effet lors de leur premier visionnage pornographique et racontent se sentir désormais excités par anticipation, avant même de lancer une vidéo. Parce que la pornographie ouvre un espace-temps dans lequel les usagères et usagers essaient, testent, expérimentent (Vörös, 2020), elles et ils peuvent s'emparer de techniques de couplage entre scénarios visionnés et perceptions corporelles. Ainsi, la socialisation passe principalement par entraînement direct via la répétition de séances de masturbation associées à l'évocation mentale de certaines scènes. Parmi les principales instances socialisatrices intervenant lors de cette étape figurent les pairs (qui jouent le rôle d'incitateurs) et la pornographie (qui offre des scénarios et des images).

À l'instar d'Ophélie, ce sont surtout les femmes interrogées qui ont rapporté des difficultés pour identifier leur désir et qui ont moins eu l'occasion d'apprendre à manipuler la technique de couplage. Ce phénomène est lié aux dynamiques des sociabilités féminines qui évoquent très rarement le sujet de la masturbation ainsi qu'aux usages plus tardifs et moins fréquents de la pornographie. Ophélie, par exemple, n'a pas visionné de vidéo pornographique avant son entrée dans la sexualité. Cette observation est cohérente avec les résultats de « CSF » qui montrent que la pornographie est investie à la fois par les plus jeunes et de manière plus régulière par les hommes que par les femmes (Bozon, 2008). De manière analogue aux processus sous-tendant l'appropriation des scripts sexuels, les enquêtées appartenant aux nouvelles générations des milieux sociaux dotés en capital culturel sont tout de même davantage socialisées à la technique de couplage entre sensations corporelles et imaginaires sexuels : développant un modèle de sexualité pour soi, elles se sentent aussi plus légitimes pour consommer de la pornographie.

Parce que l'appropriation des scripts sexuels et l'acquisition de la technique de couplage entre sensations corporelles et scénarios érotiques sont des éléments essentiels pour être en mesure de déchiffrer son corps, il s'agit de conditions nécessaires pour découvrir le désir. Au cours de l'adolescence, la socialisation passe à la fois par une inculcation idéologique, explicite et implicite, de modèles (ce que recouvre la sexualité) et de normes (les frontières des « bons » comportements sexuels), ainsi que par des périodes d'entraînement direct (masturbation en pensant à des scénarios sexuels). Se sentant plus légitimes à s'intéresser à la sexualité et accumulant davantage d'expériences pratiques, les hommes tout comme les femmes appartenant aux générations les plus jeunes et grandissant dans des environnements dotés en capital culturel manipulent dès lors plus aisément que les autres les imaginaires sexuels. Aussi, elles et ils ont tendance à découvrir le désir plus précocement et à en faire plus fréquemment l'expérience au cours de leur jeunesse. À la fin de l'adolescence et au sein du corpus étudié, ce sont donc les hommes et les femmes élevés dans des familles appartenant aux classes populaires mais insérées dans des groupes de sociabilités socialement mixtes qui détiennent le stock de dispositions au désir le plus conséquent. Les femmes issues des classes populaires évoluant dans des environnements socialement homogènes ou celles issues des classes moyennes et supérieures dotées en capital culturel se trouvent quant à elles dans une situation intermédiaire, tandis

que les femmes appartenant à des familles issues de la fraction économique des classes moyennes et supérieures sont les moins bien équipées pour désirer. Les processus de différenciation ne s'interrompent toutefois pas au moment de l'entrée dans la sexualité relationnelle, mais se poursuivent tout au long de la vie.

L'investissement dans la sexualité à l'âge adulte : entretenir son désir sexuel

Si les individus ne vivent pas le désir de la même manière au moment de leur premier rapport sexuel, cela ne signifie pas que ces différences soient vouées à se cristalliser après l'entrée dans la sexualité. Les processus de socialisation successifs affectant le corps et les représentations sont amenés à recomposer le stock de dispositions au désir détenu. Tandis que l'avancée en âge est un facteur déterminant du désinvestissement de la sexualité (Ferrand *et al.*, 2008) pour diverses raisons (association de la sexualité à la jeunesse, émergence de nouveaux rôles sociaux, indisponibilité du corps après des accouchements, maladies ou opérations, etc.), certaines personnes vivent des expériences ou traversent des contextes permettant d'enrayer cette baisse de désir. Dans certains cas, celui-ci peut même faire l'objet de (ré)apprentissage tardifs. Se déployant sur de nombreuses années, cette dernière phase du parcours se déroule principalement dans la sphère conjugale. Comme pour les étapes précédentes, ces processus socialisateurs n'opèrent pas de manière aléatoire au sein de l'espace social. En fonction de l'appartenance de genre, de génération et de classe (mesurée par la position sociale occupée à l'âge adulte), le temps consacré à la sexualité varie : certain·es y pensent et s'y adonnent plus fréquemment que d'autres.

Penser à la sexualité

Après les premiers moments correspondant à la découverte de la sexualité, l'expérience du désir est conditionnée par l'évocation mentale régulière de scènes érotiques. En effet, pour identifier des scripts sexuels dans des situations données, il faut que l'idée de la sexualité ne soit pas trop éloignée de ses pensées. Dans les cas où les personnes interrogées ne se sentent plus concernées par le sujet, elles rencontrent des difficultés pour décrypter les signes sexuels – et donc encore plus pour désirer :

« Maintenant qu'on vieillit, honnêtement on a moins envie, enfin nous en tant que femmes on peut s'en passer en fait, surtout avec les enfants tout ça, enfin moi c'est plus ma priorité. Mais plus du tout quoi. [...] L'autre jour, mon mari commençait à me coller dans le lit, pfou j'ai pris des plombs à comprendre ce qu'il voulait. »

(Linda, 39 ans, en couple, aide comptable, père : chauffeur livreur, mère : institutrice)

À l'âge adulte, la socialisation au désir se prolonge dès lors par la mise en œuvre d'activités mentales dédiées à la sexualité. Lorsque l'individu ne s'est pas encore approprié l'imaginaire de la sexualité, il s'agit pour lui de s'en emparer. Quand il détient déjà les dispositions psychiques en question, l'enjeu consiste alors à les réactiver périodiquement afin d'éviter que celles-ci soient mises en veille. Le maintien d'un intérêt pour la sexualité emprunte principalement deux voies. Une première façon d'entretenir son goût en la matière consiste à regarder des vidéos pornographiques ou des films érotiques. Un tel visionnage renouvelle

en effet le stock de scénarios sexuels et permet donc d'alimenter son imaginaire (Vörös, 2020), tout en continuant à manipuler régulièrement la technique de couplage entre sensations physiques et projections mentales. Une seconde manière de préserver son appétence pour la sexualité est d'en parler avec son ou sa conjoint·e ou encore au sein de son groupe de sociabilités. En abordant la thématique, les individus sont amenés à y réfléchir. Ce faisant, la sexualité n'est pas enfouie au fond de leurs pensées mais reste à la surface, favorisant par là le surgissement du désir.

Parmi les personnes interrogées, ces activités ne sont toutefois pas investies par tout le monde dans les mêmes proportions. Si, dès l'adolescence, les hommes ont tendance à se sentir plus légitimes que les femmes pour s'intéresser à la sexualité et s'engagent donc dans un plus grand nombre d'activités en lien avec le sujet, l'écart se creuse avec l'avancée en âge. Cette intensification du phénomène est liée à l'amenuisement, chez les femmes, de la disponibilité mentale d'une part, et à l'étiollement du sentiment de légitimité (déjà faible) d'autre part. Dans un contexte où les contraintes professionnelles se conjuguent avec une série de tâches domestiques et parentales (Brugilles et Sebillé, 2013), l'accumulation des responsabilités vient considérablement réduire le temps libre. Autrement dit, le fort investissement dans la sphère domestique induit un retrait féminin de la sexualité (Bozon, 2001). Associée à la période de la jeunesse, la sexualité est par ailleurs perçue par les femmes comme secondaire dans le cadre d'une vie familiale. C'est en tout cas ainsi que Linda, précédemment citée, le vit. Dans son esprit comme dans les représentations sociales, l'identité de « mère » est difficilement conciliable avec ce qui a trait à la sexualité (Montemurro et Siefken, 2012), provoquant dès lors un éloignement progressif de la sexualité et donc du désir.

Au sein de notre corpus, certaines femmes déploient tout de même des efforts pour lutter contre ce désengagement progressif de la sexualité et enrayer la baisse de désir associée. C'est notamment le cas des femmes âgées de moins de 45 ans et appartenant aux classes moyennes et supérieures sensibilisées au féminisme ou adeptes de développement personnel. Bien que les grilles d'analyse mobilisées par ces deux types de savoir divergent fortement par le type d'analyse véhiculée (analyse en termes de genre, et donc de rapports sociaux pour le premier *versus* analyse en termes psychiques, et donc individuels pour le second), ils partagent le point commun de promouvoir le modèle de la « sexualité pour soi », et donc de susciter un regain de légitimité. Les trajectoires de Julia, 45 ans, et d'Amanda, 39 ans, toutes deux mères de deux enfants, en offrent des exemples. Comptable de formation, Julia s'engage dans une reconversion professionnelle à l'âge de 40 ans pour devenir éducatrice de jeunes enfants. À l'occasion de sa formation, elle découvre les théories féministes et dit prendre conscience du caractère injuste des normes sexuelles qui privilégient les hommes. Parmi d'autres résolutions, elle décide alors de réinvestir sa sexualité. À cette époque, elle est encore mariée, mais réalisant qu'elle n'éprouve plus de désir pour son mari, elle entame une procédure de divorce et s'inscrit sur des sites de rencontres pour réanimer son désir. Infirmière, Amanda fait quant à elle l'expérience d'un *burn out* professionnel à l'âge de 35 ans qui l'amène à lire *L'homme qui voulait être heureux* de Laurent Gounelle. Cette découverte fonctionne alors comme un moment de rupture. Parce que cet ouvrage l'encourage à « reprendre [sa] vie en main » pour se réaliser (Marquis, 2010), elle estime avoir le droit et même le devoir (sous peine de porter atteinte à son individualité) de suivre ses désirs. C'est dans ce contexte qu'elle commence à se renseigner sur le plaisir féminin, s'autorise à consacrer du temps

à la sexualité et voit son désir renaître. Finalement, par rapport aux hommes, la socialisation au désir féminin exige une étape supplémentaire. Outre par entraînement direct, la socialisation passe aussi par une inculcation idéologique suivie d'une réflexion active et consciente, car pour penser à la sexualité il faut d'abord se sentir légitime à le faire.

Vivre une sexualité satisfaisante

Au-delà de l'évocation mentale de scénarios sexuels, la participation régulière à des activités sexuelles satisfaisantes est une seconde condition pour entretenir le désir :

« Bah l'absence de sexualité pendant la grossesse bah moins on pratique moins on a envie aussi. Et après une fois qu'on a un bébé bah moi je les ai allaités mes deux enfants donc je me suis énormément recentrée sur eux, donc pas forcément non plus l'envie de m'intéresser à mon conjoint, donc ça a pas aidé à réveiller le désir. [...] J'étais comme on pourrait dire rouillée. »

(Amanda, 39 ans, en couple, infirmière, père : gendarme, mère : au foyer)

Un cercle vicieux se dégage de la citation : la baisse de désir entraîne un espacement des rapports sexuels effectifs ; espacement qui exacerbe à son tour l'affaiblissement du désir. Implicitement, c'est en fait l'expérience du plaisir qui est en jeu : le fait de vivre la sexualité comme une activité agréable maintient le corps en éveil et contribue à renouveler l'envie de s'y adonner (Legouge, 2014).

Dans ces conditions, la socialisation au désir se poursuit par la pratique de la masturbation et par l'investissement dans une sexualité relationnelle procurant des sensations. Si certains individus y sont encore étrangers à l'âge adulte, d'autres s'y sont familiarisés au cours de l'adolescence. Mais même pour les personnes ayant l'habitude de ressentir du plaisir, l'avancée en âge peut venir contrarier cette expérience sensitive. En particulier, certains événements tels que la survenue de violences sexuelles, la nécessité de subir des opérations chirurgicales ou le fait de vivre des accouchements agissent parfois comme des chocs corporels marquant un coup d'arrêt dans l'épanouissement sexuel. L'enjeu consiste dès lors à réhabituer son corps au plaisir via la reprise progressive de l'autosexualité ou la participation à des rapports sexuels jugés satisfaisants.

Dans le cadre de cette enquête, aucun homme rencontré n'a évoqué de difficulté pour accéder à la jouissance. Aussi sont-ils tous plus ou moins socialisés au désir par ce biais. On peut mettre en perspective ce constat avec deux logiques sociales. D'une part, la plupart des hommes pratiquent régulièrement la masturbation (notamment avant 60 ans) (Bozon, 2008) et sont donc en mesure d'habituer leur corps au plaisir. D'autre part, le script hétérosexuel étant davantage centré sur le plaisir des hommes (Backstrom *et al.*, 2012), ils sont particulièrement bien armés pour vivre la sexualité relationnelle de façon satisfaisante. Pour les femmes interrogées, en revanche, le plaisir et l'orgasme sont des questions plus épineuses. La majorité des enquêtées âgées de moins de 45 ans – surtout celles évoluant dans un environnement doté en capital culturel (on peut rapporter cette régularité au sentiment de légitimité déjà discuté précédemment) – déclare tout de même avoir fini par vivre plus positivement leur sexualité. Le cas d'Alizée offre une illustration des mécanismes à l'œuvre. Tandis qu'elle vit ses premières expériences sans rien ressentir de particulier et s'ennuie pendant les rapports, la

découverte du plaisir avec un partenaire rencontré sur un site de rencontres l'amène à prendre goût à la sexualité et attise son désir.

« Quand je suis arrivée chez lui, lui me désirait follement, c'était extraordinaire, il m'a fait découvrir des trucs hyper sympas sexuellement. C'est mon mentor sexuel. [...] Il était bien plus expérimenté que moi. Il avait couché avec la terre entière, il avait essayé plein de trucs, il était hyper curieux, il me proposait des trucs "ça te dit on essaie ça ?" Et je sais que ça a été une expérience super fondatrice pour moi, pour la première fois j'étais "wow mais en fait c'est cool ça." C'est là que je suis devenue moi-même demandeuse. »

(Alizée, 37 ans, en couple, tapissière-décoratrice, père : cuisinier, mère : auxiliaire de puéricultrice)

Cet entretien met ainsi en exergue le rôle socialisateur-clé des partenaires sexuels. Avec la diffusion du principe égalitaire et de la norme de réciprocité dans la sexualité, les hommes appartenant aux nouvelles générations, notamment lorsqu'ils sont étudiants, ont tendance à embrasser un modèle de sexualité altruiste, tourné vers le plaisir de l'autre. Ces nouvelles références normatives favorisent dès lors la socialisation féminine au plaisir tardive. Au côté de ce premier facteur explicatif, figure un second : la vulgarisation des savoirs sur l'anatomie féminine et le fonctionnement du plaisir féminin sur les réseaux sociaux. Les enquêtées qui sont exposées à ces contenus sont incitées à explorer leur corps, à se masturber et à guider leur partenaire pour maximiser l'intensité perceptive.

Pour entretenir leur désir tout au long de leur vie, les individus doivent donc consacrer du temps à la sexualité, c'est-à-dire y penser régulièrement et s'engager dans des activités sexuelles satisfaisantes. À l'âge adulte, la socialisation au désir se décompose alors en deux types de processus : une socialisation par entraînement pratique (évoquant d'un imaginaire érotique et expérience du plaisir) et une socialisation par inculcation idéologique (intériorisation des grilles de lecture féministes et de développement personnel). Disposant d'une plus grande disponibilité mentale et faisant l'expérience routinière du plaisir, les hommes ont tendance à conserver, de manière globale, une propension à désirer. Cependant, les femmes appartenant aux générations les plus jeunes, surtout lorsqu'elles évoluent dans des milieux dotés en capital culturel, sont munies de connaissances et de cadres interprétatifs leur permettant d'accroître leur sentiment de légitimité et donc de réinvestir, mentalement et effectivement, la sexualité. Elles sont en conséquence mieux outillées que les autres femmes pour désirer.

*
* *

Les grandes enquêtes statistiques sur la sexualité montrent que les hommes désirent plus que les femmes mais que certaines femmes désirent plus que d'autres (Ferrand *et al.*, 2008). Prenant ce constat comme point de départ, l'objectif de l'article était de décortiquer les mécanismes d'apprentissage du désir afin de comprendre l'origine des différentes manières de le vivre. À rebours des approches disciplinaires dominantes qui proposent d'expliquer ces variations par la quantité d'hormones sécrétées ou par les circuits neuronaux et connexions synaptiques impliqués, l'analyse développée ici est sociologique et mobilise les outils conceptuels de la théorie de la socialisation dispositionnaliste de B. Lahire (2001).

Débutant dans l'enfance, la socialisation au désir se déploie tout au long de la vie en transmettant un ensemble de dispositions corporelles et mentales. D'une part, elle opère par entraînement pratique, c'est-à-dire par la pratique répétée

d'activités physiques (sexuelles mais aussi non sexuelles). D'autre part, elle procède par inculcation idéologique, c'est-à-dire par l'incorporation de cadres interprétatifs et de répertoires de significations, soit de manière quasi instantanée (via un processus d'identification ou d'intériorisation diffuse des normes), soit de façon plus consensuée, via le développement d'une réflexion. La socialisation au désir se déroule dans des espaces sociaux divers (l'univers familial, l'école, les activités de loisir, la sphère conjugale, etc.) et fait intervenir une pluralité d'instances socialisatrices, incarnées comme désincarnées, sexuelles comme non sexuelles. Parmi elles, les groupes de pairs et les produits culturels dans leur diversité jouent un rôle particulièrement central. Quels que soient les modalités et les cadres socialisateurs, l'apprentissage du désir passe par la constitution et le maintien d'un corps en éveil sensoriel ainsi que par l'évocation régulière d'imaginaires sexuels. Pour ce faire, il est nécessaire de faire usage de son corps et de nourrir un sentiment de légitimité à l'égard de la sexualité.

Au-delà de son caractère multidimensionnel, la socialisation au désir est aussi séquentielle. Ce sont d'abord les dispositions corporelles plus ou moins sensibles aux manifestations somatiques et notamment aux sensations agréables qui sont incorporées au cours de l'enfance, avant même la prise de conscience de la sexualité. Au moment de l'adolescence et des discussions ou lectures autour de la sexualité, une seconde phase de socialisation succède à la première. Elle est alors marquée par un apprentissage des scripts sexuels. Enfin, après l'entrée dans la sexualité relationnelle, la socialisation au désir se poursuit par la pratique régulière, mentale et physique, de la sexualité.

À chacune de ces étapes, les processus de socialisation ne sont pas homogènes au sein de l'espace social. Certain·es acquièrent des manières de voir, de percevoir et de sentir plus favorables au désir que d'autres. Au cours de l'enfance, les femmes issues des classes populaires et les hommes développent un rapport au corps particulièrement adapté au surgissement ultérieur du désir. À l'adolescence, les femmes évoluant dans des environnements sociaux dotés en capital culturel (donc majoritairement issues du pôle intellectuel des classes moyennes et supérieures) tout comme les hommes intériorisent les dispositions psychiques et s'habituent à ressentir le désir. Après la découverte de la sexualité relationnelle et les expériences se déroulant au cours de la jeunesse, le désir a tendance à s'estomper au fil du temps. Comme les femmes appartenant au pôle culturel des classes moyennes et supérieures ainsi que les hommes consacrent tout de même un temps mental et effectif relativement conséquent à la sexualité, elles et ils parviennent à ralentir cette baisse tendancielle, voire à inverser la courbe. Autrement dit, elles et ils prolongent le processus d'apprentissage du désir.

Les façons de vivre et de ressentir le désir produisant des inégalités dans la sexualité, incorporer des dispositions en adéquation avec celui-ci constitue un privilège. De ce point de vue, être un homme s'avère un atout, indépendamment de la position sociale ou de l'appartenance générationnelle. Bien qu'il existe des variations internes au groupe des hommes, celles-ci ne débouchent pas, en contexte hétérosexuel, sur des inégalités entre hommes car, détenant au global plus de dispositions au désir que les femmes, ils sont de toute façon avantagés pour décider. Au sein du groupe des femmes, la pluralité des rapports au désir se solde au contraire par une échelle de positions plus ou moins privilégiées. En termes d'origine sociale, être issue du pôle économique des classes supérieures constitue la situation la moins favorable car l'incorporation de dispositions corporelles d'autocontrôle se double d'un fort sentiment d'illégitimité en matière de

sexualité. Pour les générations les plus jeunes, appartenir au pôle culturel des classes moyennes ou supérieures à l'âge adulte apparaît comme la position sociale la plus avantageuse en raison de l'appropriation des idées féministes et des grilles de lecture issues du développement personnel. Parce que ces théories véhiculent le modèle d'une sexualité « pour soi », elles octroient à ces femmes un plus fort sentiment de légitimité, ce qui déclenche alors des processus de resocialisation corporelle et psychique intentionnels. Ainsi, celles qui semblent le plus privilégiées en matière de désir sont les femmes issues des classes populaires en situation d'ascension sociale et rejoignant le pôle culturel des classes supérieures tandis que celles qui semblent être le plus défavorisées en matière de désir sont les femmes issues du pôle économique des classes supérieures ne rejoignant pas le pôle culturel à l'âge adulte.

En définitive, la sexualité et en particulier l'expérience du désir constituent un cas intéressant pour étudier la stratification sociale. Certes, les hommes se trouvent toujours dans une position privilégiée (conformément à la structure sociale). Cependant, la reproduction des inégalités est moins nette au sein du groupe des femmes. Au regard des résultats statistiques cités en accroche de l'article, on peut même faire l'hypothèse que les socialisations enfantine et juvénile que connaissent les femmes issues des classes populaires inscrivent plus durablement et plus intensément des dispositions au désir que celles qui s'opèrent à l'âge adulte, chez les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures, et via l'appropriation de grilles d'analyses féministes ou psychologiques.

Rébecca LÉVY-GUILLAIN

*Observatoire sociologique du changement (OSC)
Sciences Po-CNRS
1, Place St Thomas d'Aquin
75007 Paris*

*Institut national d'études démographiques (Ined)
9, cours des Humanités
CS 50004
93322 Aubervilliers cedex*

rebecca.levyguillain@sciencespo.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALARIE M., 2020, « Sleeping with Younger Men: Women's Accounts of Sexual Interplay in Age-hypogamous Intimate Relationships », *The Journal of Sex Research*, 57, 3, p. 322-334.
- ALBENGA V., 2011, « Stabiliser ou subvertir le genre ? Les effets performatifs de la lecture », *Sociologie de l'art*, 2, p. 31-43.
- ALBENGA V., 2019, « Autonomie, sensibilité et dévouement : genre et appropriations culturelles des histoires d'amour à l'âge du lycée », *Genre en séries : cinéma, télévision, médias*, 9, p. 38-62.
- AMSELLEM-MAINGUY Y., VUATTOUX A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et Internet*, Paris, Éditions Les Pergrines.
- BACKSTROM L., ARMSTRONG E. A., PUENTES J., 2012, « Women's Negotiation of Cunnilingus in College Hookups and Relationships », *Journal of Sex Research*, 49, 1, p. 1-12.
- BAJOS N., BOZON M. (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.
- BALLEYS C., 2016, « "Nous les mecs". La mise en scène de l'intimité masculine adolescente sur YouTube » dans O. MARTIN, É. DAGIRAL (dir.), *L'ordinaire d'Internet. Le web dans nos pratiques et relations sociales*, Paris, Armand Colin, p. 182-202.
- BALLEYS C., 2018, « Expression du désir sexuel et ritualisation de la féminité par les adolescentes sur YouTube » dans D. GARDEY, J.-B. VUILLEROD (dir.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, p. 265-282.
- BÉRARD J., TRACHMAN M., 2018, « Le temps des fessées. Microhistoire d'un fantasme mineur », *L'Homme & La société*, 208, p. 169-196.
- BERGSTROM M., SANTELLI E., 2020, « Sexualités ordinaires : projets & résultats statistiques », *Séminaire de travail*, Lyon.
- BOLTANSKI L., 1971, « Les usages sociaux du corps », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 26, 1, p. 205-233.
- BOURDIEU P., 1977, « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 14, p. 51-54.
- BOURDIEU P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOZON M., 2001, « Chapitre 8. Sexualité et genre » dans J. LAUFER, C. MARRY, M. MARUANI (dir.), *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, p. 169-186.
- BOZON M., 2008, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit » dans N. BAJOS, M. BOZON (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 273-295.
- BOZON M., 2009, « Jeunesse et sexualité (1950-2000). De la retenue à la responsabilité de soi » dans L. BANTIGNY, I. JABLONKA (dir.), *Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, p. 225-243.

- BOZON M., HEIBORN M. L., 1996, « Les caresses et les mots. Initiations amoureuses à Rio de Janeiro et à Paris », *Terrain*, 27, p. 37-58.
- BROWN E., DEBAUCHE A., HAMEL C., MAZUY M., 2021, *Violences et rapports de genre. Enquête sur les violences de genre en France*, Aubervilliers, Ined Éditions.
- BRUGEILLES C., SEBILLE P., 2013, « Le partage des tâches parentales : les pères, acteurs secondaires », *Informations sociales*, 176, p. 24-30.
- CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60, 1, p. 67-78.
- COURT M., 2010, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute.
- DAMIAN-GAILLARD B., 2012, « Prince charmant. Représentations des ressources et des coûts des masculinités dans les romans sentimentaux des collections Harlequin » dans D. DULONG, E. NEVEU, C. GUIONNET (dir.), *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 91-110.
- DARMON M., 2008, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte.
- DARMON M., 2016, *La socialisation*, Paris, Armand Colin.
- DEMAZIÈRE D., DUBAR C., 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- DÉTREZ C., 2011, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? Apprendre son genre en lisant des mangas », *Réseaux*, 168-169, p. 165-186.
- DUSSAUGE I., 2018, « Sexe, argent et modèles neuronaux du désir » dans D. GARDEY, M. VUILLE (dir.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, p. 169-190.
- FASSIN É., TRACHMAN M., 2013, « Voiler les beurettes pour les dévoiler. Les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, 21, 2, p. 199-217.
- FERRAND M., BAJOS N., ANDRO A., 2008, « Accords et désaccords : variations autour du désir » dans N. BAJOS, M. BOZON (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, Découverte, p. 359-380.
- FERREIRA TESTONI DE FARO L., 2018, « Traitements hormonaux et sexualité féminine. La testostérone est-elle le Viagra des femmes ? » dans D. GARDEY, J.-B. VUILLEROD (dir.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, p. 127-145.
- GAGNON J., SIMON W., 2005, *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*, New Brunswick (NJ), Aldine Transaction.
- GARDEY D., HASDEU I., 2015, « Cet obscur sujet du désir. Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident », *Travail, genre et sociétés*, 34, p. 73-92.
- HAMILTON L., 2007, « Trading On Heterosexuality: College Women's Gender Strategies and Homophobia », *Gender & Society*, 21, 2, p. 145-172.
- HUGHES E. C., 1996, *Le regard sociologique : essais choisis*, Paris, Éditions de l'HESS.

- JEHEL S., 2021, « Les paradoxes du numérique pour la petite enfance : des difficultés accrues pour les parents des milieux populaires » dans A. DUPUY, C. MENNESSON, M. KELLY-IRVING, C. ZAUCHE GAUDRON (dir.), *Socialisation familiale des jeunes enfants*, Paris, Érès, p. 87-101.
- LAHIRE B., 2001, « Héritages sexués. Incorporation des habitudes et des croyances » dans T. BLÖSS (dir.), *La dialectique des rapports femmes-hommes*, Paris, Presses universitaires de France, p. 9-25.
- LAHIRE B., 2019, *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Le Seuil.
- LAHIRE B., ROSENTAL C., 2008, *La cognition au prisme des sciences sociales*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- LAREAU A., 2003, *Unequal Childhoods: Class, Race and Family Life*, Berkeley (CA), University of California Press.
- LEGOUGE P., 2013, « Les représentations de la sexualité dans *Jeune & Jolie* », *Le Temps des médias*, 21, p. 68-81.
- LEGOUGE P., 2014, « Les représentations de la sexualité dans la presse magazine française : injonctions et idée de Nature », *Raison présente*, 192, 4, p. 61-71.
- LEVINSON S., 2008, « Les “difficultés” de la fonction sexuelle : contextes, déterminants et significations » dans N. BAJOS, M. BOZON (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 485-508.
- LIGNIER W., LOMBA C., RENAHY N., 2012, « La différenciation sociale des enfants », *Politix*, 99, p. 9-21.
- MACKINNON C., 2020, *Le féminisme irréductible : discours sur la vie et la loi*, Paris, Des Femmes.
- MARDON A., 2010, « Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège », *Cahiers du genre*, 49, 2, p. 133-154.
- MARQUIS N., 2010, « Les impasses du développement personnel. L'obsession de la quête de soi », *Revue du Crieur*, 7, p. 38-53.
- MENNESSON C., BERTRAND J., COURT M., 2016, « Forger sa volonté ou s'exprimer. Les usages socialement différenciés des pratiques physiques et sportives enfantines », *Sociologie*, 7, 4, p. 393-412.
- MENNESSON C., JUHLE S., 2012, « L'art (tout) contre le sport ? La socialisation culturelle des enfants des milieux favorisés », *Politix*, 99, p. 109-128.
- MENNESSON C., NICAISE S., BERTRAND J., COURT M., 2021, « Des corps de classe ? Stratégies éducatives familiales et inscription corporelle des inégalités sociales » dans A. DUPUY, C. MENNESSON, M. KELLY-IRVING, C. ZAUCHE GAUDRON (dir.), *Socialisation familiale des jeunes enfants*, Toulouse, Érès, p. 63-74.
- MENNESSON C., VISENTIN S., CLÉMENT J.-P., 2012, « L'incorporation du genre en gymnastique rythmique », *Ethnologie française*, 42, 3, p. 591-600.
- MESSNER M. A., 2000, « Barbie Girls versus Sea Monsters. Children Constructing Gender », *No Slam Dunk*, 14, 6, p. 765-784.
- MONTEMURRO B., SIEFKEN J. M., 2012, « MILFS and Matrons: Images and Realities of Mothers' Sexuality », *Sexuality & Culture*, 16, 4, p. 366-388.

- NICAISE S., 2015, *Des trajectoires singulières. La construction sociale de l'engagement « gouine » dans la mobilisation « Transpédégouine »*, Thèse en sciences et techniques des activités physiques et sportives, Toulouse, Université de Toulouse III.
- NICAISE S., COURT M., MENNESSON C., ZOLELIO E., 2019, « Le corps des inégalités : vêtements, santé et alimentation » dans B. LAHIRE (dir.), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Le Seuil, p. 1137-1158.
- RÉGNIER F., MASULLO A., 2009, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie*, 50, 4, p. 747-773.
- SANTELLI E., 2018, « De la jeunesse sexuelle à la sexualité conjugale, des femmes en retrait. L'expérience de jeunes couples », *Genre, sexualité et société*, [En ligne], 20 | Automne 2018, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 21 mars 2022 : <http://journals.openedition.org/gss/5079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.5079>.
- SANTELLI E., 2021, « Le “modèle du désir individuel” au féminin. Le rôle de la socialisation », *Journées d'études « Socialisations sexuelles » organisées par le RT 28 « Recherches en sciences sociales sur la sexualité » et le RT 50 « Socialisations » de l'Association Française de Sociologie*, avec le soutien de l'AFS, du Cesp, du Cren, de l'Ined et de l'Irisso, Aubervilliers, 1-2 avril 2021.
- SCHOTTÉ M., 2016, « Les possibles corporels : support biologique, déterminations sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, 54, 1, p. 201-220.
- SORIGNET P.-E., 2006, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 163, p. 46-61.
- THOMÉ C., 2019, *La sexualité aux temps de la contraception. Genre, désir et plaisir dans les rapports hétérosexuels (France, années 1960-années 2010)*, Thèse en sociologie, Paris, EHESS.
- TRACHMAN M., VÖRÖS F., 2016, « Pornographie » dans J. RENNES (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 479-487.
- VAN ZANTEN A., 2009, *Choisir son école. Stratégies familiales et médiations locales*, Paris, Presses universitaires de France.
- VANDEBROECK D., 2015, « Distinctions charnelles. Obésité, corps de classe et violence symbolique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 208, traduit par WIRTH F., p. 14-39.
- VINEL V., 2017, « En famille : une libération de la parole sur le corps sexuel ? » dans N. DIASIO, V. VINEL (dir.), *Corps et préadolescence. Intime, privé, public*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 61-78.
- VÖRÖS F., 2020, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.
- WILLIAMS L., 2004, *Porn Studies*, Durham, Duke University Press.

ABSTRACT**Producing the Privilege of Desire. The Socially Differentiated Learning of Sexual Desire in France, at the Intersection of Gender and Class**

Major French quantitative surveys have observed social differences in the ways people experience sexual desire. This article envisions those differences as a locus of inequality in the area of sexuality, and seeks to understand how they are produced in terms of gender and social class. Drawing on a life history survey of individuals with diverse social profiles, it envisions the learning of sexual desire as a trajectory that begins in childhood and continues throughout a person's life, bringing experiences into play that unfold in several different social spheres. It shows that the socialization of desire operates by transmitting a set of bodily dispositions—through repeated practice of physical activities—and mental dispositions—through either instantaneous or consciously internalized interpretive frameworks and meaning repertoires. Proceeding this way, it establishes that men are socialized in sexual desire to a greater degree than women and concludes that the child and juvenile socialization experienced by women of working-class background becomes more durably integrated into their dispositions concerning sexual desire than the socialization that operates in adulthood among women of middle- or upper-class background through the appropriation of feminist or psychological interpretive schemata.

Key words. DESIRE – SEXUALITY – SOCIALIZATION – INEQUALITY – SOCIAL CLASSES – GENDER

ZUSAMMENFASSUNG**Die Herstellung des Privilegs zum Wunschverlangen Sozial differenziertes Lernen des sexuellen Verlangens an der Kreuzung von Gender und Klasse**

Die grossen quantitativen Untersuchungen haben dargelegt, dass soziale Unterschiede im Erleben des sexuellen Verlangens vorliegen. Dieser Artikel betrachtet diese Unterschiede als Brennpunkt des unterschiedlichen sexuellen Verhaltens und möchte aufzeigen, wie solche Unterschiede innerhalb der sozialen Gruppen zustande kommen, besonders in Abhängigkeit von Gender und sozialer Klasse. Dazu stützt er sich auf eine Umfrage in Form von biographischen Gesprächen mit Personen unterschiedlichen sozialen Profils und betrachtet den Lernprozess des sexuellen Verlangens als einen Verlauf, die in der Kindheit beginnt und sich über das gesamte Leben erstreckt und die Erfahrungen in mehreren sozialen Bereichen auf Spiel setzt. So wird aufgezeigt, dass die Sozialisierung des sexuellen Verlangens durch die Vermittlung einer Reihe von körperlichen Voraussetzungen – wiederholte Körperaktivitäten – und mentalen Voraussetzungen – über die unmittelbare oder selbstbewusste Einbeziehung interpretativen Rahmen und Bedeutungsrepertoires geschieht. Der Artikel besagt somit, dass einerseits die Männer mehr dem sozialisierten Verlangen als die Frauen unterliegen und dass andererseits die kindliche und jugendliche Sozialisierung bei Frauen aus unteren Volksschichten einen grösseren andauernden Einfluss ausübt, als im Erwachsenenalter bei Frauen aus den mittleren oder höheren Volksschichten durch die Aneignung von feministischen oder psychologischen Analysen.

Schlagwörter. VERLANGEN – SEXUALITÄT – SOZIALISIERUNG – UNGLEICHHEITEN – SOZIALE KLASSEN – GENDER

RESUMEN

La fábrica del privilegio del deseo. El aprendizaje socialmente diferenciado del deseo sexual en la encrucijada del género y la clase

Las grandes encuestas cuantitativas han constatado la existencia de diferencias sociales en las maneras de vivir el deseo sexual. Al considerar esas diferencias como una fuente de desigualdades en la sexualidad, este artículo procura entender de qué manera se elaboran tales diferencias entre grupos sociales, en particular según el género y la clase social. Apoyándose en una encuesta por entrevistas biográficas a individuos de perfiles sociales diversos, plantea el aprendizaje del deseo como un recorrido que empieza en la niñez y se continúa a lo largo de la vida, poniendo en juego experiencias que se desarrollan en varias esferas sociales. Mostramos pues que la socialización del deseo opera transmitiendo una serie de disposiciones corporales – mediante la incorporación instantánea o concientizada de marcos interpretativos y de listas de significaciones. El artículo establece así por una parte que los hombres se ven más socializados hacia el deseo que las mujeres; por otra parte concluimos que la socialización infantil y juvenil que experimentan las mujeres de extracción popular inscribe de manera más duradera disposiciones para el deseo que la socialización a la edad adulta que conocen las mujeres que pertenecen a las clases medias y superiores, y mediante la apropiación de un esquema de interpretación feministas o psicológicas.

Palabras-claves. DESEO – SEXUALIDAD – SOCIALIZACIÓN – DESIGUALDADES – CLASES SOCIALES – GÉNERO